

ÉLÉGIES DU CHAOS

Du même auteur

Essais

LEXIES DE L'ŒIL – DIALOGUE AVEC CHRISTIAN JACCARD, *essai*, Paris, Éditions du Littéraire & Bruxelles, galerie Valérie Bach, 2017

(RE)LECTURE D'UNE FEMME / SALAH STÉTIÉ ET LA PONCTUATION FRAGMENTÉE, *essai*, dans IUDICIUM INDOCTUM – ÉTUDES SUR LA RÉCEPTION DES ŒUVRES DU POINT DE VUE DE LEUR APPRÉCIATION, Pascale Hummel (direction de), Paris, Philologicum, 2012

DE L'ÉTHIQUE DANS LA RÉSISTANCE – OU COMMENT CHEMINER AVEC MAHMOUD DARWICH DU CHAOS À LA NOUVELLE ANDALOUSIE, *essai*, dans PARALANGUES – ÉTUDES SUR LA PAROLE OBLIQUE, Pascale Hummel (direction de), Paris, Philologicum, 2010

EN VILLE(S) – OU LES POLYPHONIES DE SALZMANN EN MILIEU URBAIN, *essai*, 6 exemplaires signés, Brîgnoles, La Romania Editeur, 2010

KIJNO E(S)T L'ART D'AIMER, *essai*, La Romania Éditeur, 2010 ; édition définitive revue et augmentée, avant-propos de Bernard Noël, Paris, Éditions du Littéraire, 2013

MAHMOUD DARWICH DANS L'EXIL DE SA LANGUE, *essai*, Marseille, Autres Temps, 2004

MAHMOUD DARWICH ET LA NOUVELLE ANDALOUSIE, *essai*, Paris, iDLivre, coll. « Esquilles », 2001 et 2002

LECTURE DES CORPS, *essai*, dans USAGE DE SALAH STÉTIÉ, Bruno Geneste et Yann Le Bihan (sous la direction de), Moëlan-sur-mer, Blanc Silex, 2001

Poésie

L'IRRÉPARABLE, préface de Pierre Brunel, Saint-Julien-Molin-Molette, Jean-Pierre Huguet éditeur, 2014

OÙ LE VIDE DES MONDES / WHERE WORLDS WAVER, version bilingue (traduit en américain par Joshua Watsky) avec douze pointes sèches originale de Julius Baltazar rehaussées au crayon arlequin, 24 exemplaires, New-Haven, Éditions Wequetecock Cove, 2014

LÀ-BAS TROIS FOIS, St-Julien-Molin-Molette, Jean-Pierre Huguet éditeur, 2014

Suite des œuvres de François Xavier en fin de volume

Sur l'auteur

Chroniqueur culturel à la radio puis dans la blogosphère, François Xavier vit avant tout en poésie : ses écrits (prix Théophile Gautier de l'Académie française 1999) l'amènèrent aussi à étudier l'œuvre de Mahmoud Darwich et à publier deux essais sur le poète palestinien. Après avoir réalisé son premier documentaire (Gottfried Salzman, le peintre de l'eau) il entreprend avec les peintres une longue et fructueuse collaboration...

ÉLÉGIES DU CHAOS

Dialogue avec Julius Baltazar

FRANÇOIS XAVIER

Éditions du Littéraire & *L'Atelier d'Artistes*

70 rue de l'amiral Mouchez
Paris XIV

74 rue de Seine
Paris VI

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À DIX EXEMPLAIRES SIGNÉS & NUMÉROTÉS DE 1 À 10,
PLUS QUATRE EXEMPLAIRES DE CHAPELLE RÉSERVÉS
À L'AUTEUR, L'ARTISTE & AUX ÉDITEURS NUMÉROTÉS HC I
À HC IV, CHACUN S'ACCOMPAGNANT D'UNE PEINTURE DE
JULIUS BALTAZAR EN LEPORELLO, SUR PAPIER D'AUVERGNE
ANCIEN, INSÉRSSÉE DANS LE CORPS DE L'OUVRAGE.

© François Xavier

© Les éditions du Littéraire, janvier 2018 pour la présente édition

© ADAGP/Julius Baltazar pour l'œuvre, janvier 2018

© Pierre-Yves Charbonnier pour la photographie, janvier 2018

ISBN 978-2-919318-45-2

ISSN 2261-1770

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.leseditionsdulitteraire.com

à Maria

« La pureté, c'est une idée de fakir et de moine.
Vous autres, les intellectuels, les anarchistes bourgeois,
vous en tirez prétexte pour ne rien faire.
Ne rien faire, rester immobile, serrer les coudes contre le corps,
porter des gants. Moi j'ai les mains sales. Jusqu'aux coudes.
Je les ai plongées dans la merde et dans le sang. »

Jean-Paul Sartre, *Les mains sales*

« De nos jours, on ne peut plus penser que dans le vide
de l'homme disparu. »

Michel Foucault

« Écrire, c'est comme craquer une allumette au cœur de la nuit
en plein milieu d'un bois. Ce que vous comprenez alors,
c'est combien il y a d'obscurité partout.
La littérature ne sert pas à mieux voir.
Elle sert seulement à mieux mesurer l'épaisseur de l'ombre. »

William Faulkner

Nuit de la foi

Les rêves sont forts comme la foi.
Aux portes – des colonnes de feu.
La nuit monte en incendies,
résurrection et crime.

Les mains, scarabées de charbon,
deviennent cendres aux fenêtres.
Les vents versent le sang noir
et les étoiles dans l'abîme.

Tournent les roues menaçantes.
Le fouet d'étincelles de l'archange
reste à la porte et crie
par une avalanche de trompes tortueuses.

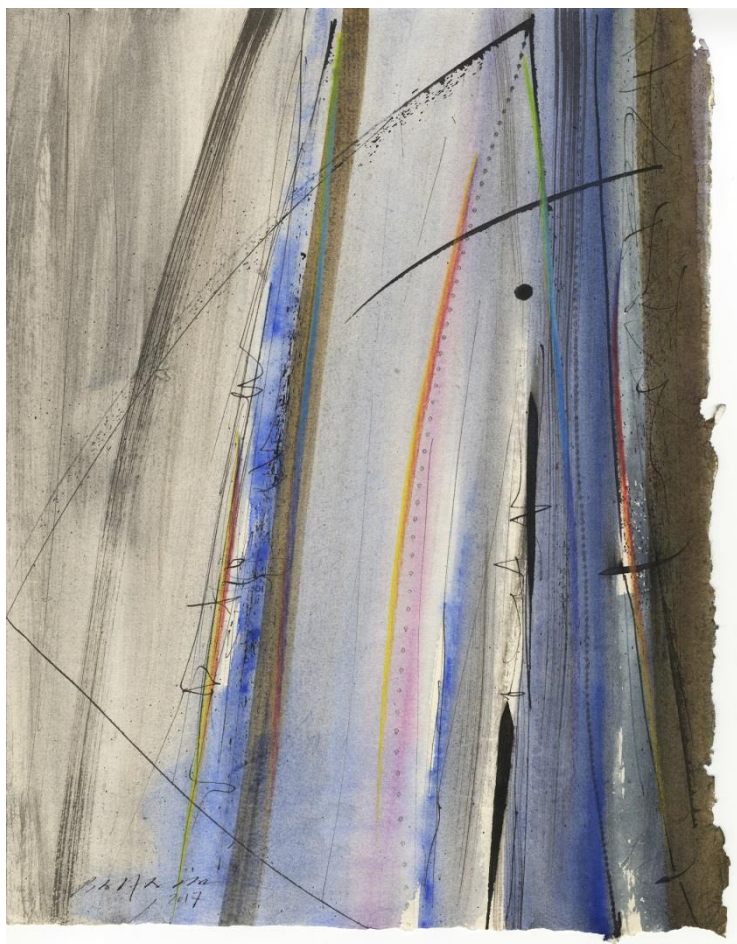
Figés par la terreur, les gens aux vitres
tordent leurs mains, voient les couteaux des planètes
fendre le firmament. Ils voient l'essaim des choses emportées
vers les hauteurs, les arbres voler comme des oiseaux,
les chevaux galoper à travers les nuages joufflus,
et dans les yeux de plomb des hommes que le sommeil rend
fous

un appel, une voix de fer frappent : « *Revenez à moi !* »
Ils ne voient pas qu'une flamme descend sur leur tête,
s'empare de leurs cheveux, angélise leur voix,
et ils sentent tomber sur leurs mains des gouttes
chaudes de rosée, sans savoir que c'est du sang.

[...]

Krzysztof Kamil Baczyński¹

¹ Krzysztof Kamil Baczyński, « Nuit de la foi », in *Testament du feu*, traduit du polonais par Claude-Henry du Bord et Christophe Jezewski, Arfuyen, 2006, p. 143.



Autoroutes solaires, 2017

Aquarelle et encre de Chine sur papier, 32,5 x 26 cm

« Il est, à vrai dire, étrange de ne plus habiter la terre,
de ne plus pratiquer les coutumes juste apprises,
et de ne plus donner aux roses, non plus qu'à d'autres
choses prometteuses
la signification d'un avenir humain² : [...] »

SOYONS direct : je vais partir d'une *hypothèse*, vous comprenez alors qu'il n'y aura ici rien d'objectif car l'hypothèse (mot d'origine grecque) signale ce que l'on pose *dessous*. La thèse c'est ce que l'on avance, ce que l'on décrète en déposant sur la table une idée bien définie, arrêtée ; et l'*hypothèse*, c'est ce que l'on suggère en le glissant adroitement par *en dessous*. Puisque le concept de ces *dialogues* s'est ouvert par l'usage des lexies³ portées au plus près du feu, il en demeurera toujours ainsi dans cette lignée d'études par le biais de la poésie en regard de la peinture, portée par l'idée, la volonté poétiques d'une autre manière de regarder, avec cet esprit espiègle de l'enfant qui ose aller voir sous les jupes des dames, sachant d'instinct que ce qui est caché est magique par essence, ce dessous qui attise le désir malgré la vague d'inquiétude qui se dresse en tsunami de la morale.

Je serai cet enfant gâté, explorant ce labyrinthe souterrain qui s'ouvre sous mes pas à chaque fois que Julius Baltazar expose, j'irai vers la crypte observer si quelque nudité pourrait se dévoiler et alors lever vers moi cette impatience

² Rainer Maria Rilke, « La Première Élégie », *Élégies de Duino* [1923], traduit de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre in *Œuvres poétiques et théâtrales*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 529.

³ François Xavier, *Lexies de l'œil – Dialogue avec Christian Jaccard*, Éditions du Littéraire & galerie Valérie Bach, 2017.

tremblante du jouir. Nous savons que les dessous ouvrent toujours sur des abysses, « sur le fond du sans-fond, sur le vide possible d'un caveau ou d'un cénotaphe ; c'est pourquoi les dessous tournent la tête et donnent littéralement le *vertige*⁴ ». Derviche-tourneur devant le tableau en hommage à l'insondable mystère de la création, je tenterai de garder l'équilibre, de trouver le mot juste à l'instant où tout bascule : mon « *être-devant* du regard » se retrouvant « aux prises avec un *tomber-dedans*⁵ » quand je me noie dans la composition, pris par les tourments qu'elle suscite, emballant mon cœur dans le *cela* de mes propres aspirations abyssales...

En effet, puisque « toute littérature est une construction linguistique », j'inventerai ici des liens entre champs et lexies, entre cultures et dogmes afin de casser les codes et briser les frontières puisque l'art se doit d'être léger, d'autant plus qu'il touche à l'essentiel, aborde le cœur même du sujet : l'âme humaine. Il faut toujours parler légèrement des choses sérieuses et la poésie qui est « l'exemple essentiel [par] la forme ontologiquement cristallisée de la vie du langage⁶ » m'autorisera certaines libertés, au lecteur de jouer le jeu... en gardant à l'esprit la maxime d'Heidegger : le langage est l'être total, l'être total pour la littérature.

Nous allons donc plonger dans les assises du monde, ce dessein si cher à l'ami Kijno⁷ et si habilement conduit par

⁴ Jacques Derrida, « Conférence donnée le 1^{er} mars 2002 à l'invitation des Amis de la Fondation Maeght », inédit, Fonds Jacques Derrida, Abbaye d'Ardenne, IMEC, boîte 77, DRR 169.

⁵ Georges Didi-Huberman, *Ninfa profunda – Essai sur le drapé tourmente*, Gallimard, coll. « Art et artistes », 2017, p. 7.

⁶ George Steiner, *Extraterritorialité – Essais sur la littérature et la révolution du langage*, Calmann-Lévy, 2002, p. 13.

⁷ François Xavier, *Kijno e(st) l'art d'aimer*, Éditions du Littéraire, coll. « La bibliothèque d'Alexandrie », 2013.

Baltazar, avec deux objectifs : dénicher la cache – ce que le peintre garde enfoui dans le sous-sol de ses envies, derrière les fagots de son inconscient – et signaler ce qui se dissimule sur le tableau, se dérobe au regard distrait d'un regardeur emporté par le plaisir mais peu scrupuleux de bien *voir*, non pas derrière la peinture mais à la superficie de sa surface. À l'image des dessous féminins qui nous émoustillent, le papier ou la toile, outre qu'ils partagent la même origine textile – ce sont des tissus – jouent à nous distraire en dissimulant ou en voilant des secrets de clandestinité qui ne sont pas sans valeur. Et deviennent parfois des zones érogènes à force de dissimulation : leur simple évocation mêle indissociablement désir d'interdit et menace de sanction...

Pendant, en matière d'art, l'idée de dessous n'impose pas le corollaire de la hiérarchie, il n'y a donc rien d'inférieur ici ou de supérieur là, il y a la création d'un ensemble, d'une œuvre qui se justifie par le fait même d'être fondée à exister. Pour quoi faire ? Mais rien, rien si ce n'est procurer du plaisir, cet affect qui est aussi désir ; ce *désir* devenu événement improbable sous la conduite des diktats consuméristes et désormais presque sans rapport avec son objet... et qui se pervertit trop souvent dans les grandes institutions, comme dernièrement au Centre Pompidou, à Paris, qui accueille une rétrospective Cy Twombly⁸ réunissant cent quarante peintures, sculptures et dessins censés montrer « la richesse de l'œuvre, dans sa dimension à la fois savante et sensuelle », une belle litote pour ces gribouillages qui n'ont jamais « réinventé la peinture d'Histoire » (*sic*). Et encore moins « syncrétisé l'héritage de l'expressionnisme abstrait américain et les origines de la culture méditerranéenne » – que ne lit-on pas comme idiotie dans la documentation – ; simplement sont

⁸ Novembre 2016-avril 2017.

exposés d'ignobles graffitis indignes d'un enfant de cinq ans !

« Il est triste de voir une nation chercher à se mentir à elle-même ; à duper, par l'exposé de convictions factices, ses sentiments réels ; à se repaître d'illusions et d'impostures⁹. »

Exit donc le désir à l'image de cet *art* qui se prostitue dans les salles de vente quand les nantis guerroient par avocats interposés pour acheter des *objets* à des prix indécents, tuant d'un coup de marteau l'idée originelle. Oubliés, reniés, vaporisés dans l'éjaculat du cynisme tout le corps de l'œuvre – ce qui « résiste à la séparation entre le dessous du support et la surface de la forme, de la représentation, du trait ou de la couleur¹⁰ » – tout comme le corps-à-corps, ce duel à la genèse du tableau entre l'artiste et ce qui adviendra de l'œuvre.

« Sans la peinture, nous ne sommes pas seulement privés de corps, nous sommes sans lieu¹¹. »

Or, par au-delà de cette envie de posséder, il y a ce qu'il faut nommer un *attachement*, ce lien invisible avec la toile peinte qui va nous unir pour l'éternité, à notre échelle humaine. Notre vie durant nous serons affectés par la dictature émotionnelle du tableau qui nous hypnotise, nous rend nerveux, fébrile, nous infantilise dans la création de fantasmes par définition impossibles à réaliser, comme de le posséder et de l'accrocher dans son salon... Alors nous gardons enfoui en nous l'image personnelle que l'on se construit de cet instant magique, crucial, étonnant ; cet

⁹ Georges Darien, *La Belle France*, [Stock, 1901], Prairial, 2014, p. 22.

¹⁰ Jacques Derrida, *Penser à ne pas voir*, La Différence, 2013, p. 250.

¹¹ Jean-Paul Marcheschi, *Cézanne, Rodin, Picasso, Twombly... L'ouvert sans fin des peintres*, Art3, 2016, p. 24.

instant inaugural de la *création*, le pur moment de l'invention proprement poétique.

Et tout à notre bonheur en phéromones affolées voilà que l'on ne sent pas venir le désir du collectionneur, cette morsure du fétichiste qui ne jure que par l'original, se drogue à l'*aura* de l'œuvre non reproductible dont parle Benjamin, quitte à solder ses comptes dans un geste sibyllin mais désastreux, vendant avant même d'avoir acheté, comptant au lieu d'apprécier, jaloux quand il faut partager. C'est le pli dramatique des dessous de la peinture, l'ouverture au marché : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*.

« Ce ravalement de l'œuvre d'art à l'état de marchandise est d'autant plus choquant que peu d'artistes de ce siècle se sont efforcés [...] de tenir leur art à l'écart de tout profit, de toute spéculation matérielle¹². »

Julius Baltazar n'en a cure du marché. Ne cherchez pas un tableau dans une vente, rien n'est à vendre depuis les deux dernières adjudications en décembre 2008 chez Artcurial et avril 2009 chez Christie's, à Paris. Les heureux dépositaires de ses œuvres jouissent en silence dans le confort de leur demeure et personne ne spéculé, personne n'ose imaginer l'idée de s'en séparer ; seules demeurent quelques peintures récentes sur papier ou des gravures disponibles exclusivement en galerie. C'est dire l'importance majeure de cette peinture, la place qui est la sienne hors marché, hors du monde illusoire des échanges commerciaux puisque l'art n'est pas monnaie courante mais spiritualité infinie.

Lors de mes recherches aux nombreuses rencontres, que n'ai-je été ravi de voir, hors des musées, de somptueux

¹² Florian Rodari, *L'Univers comme alphabet*, Gallimard, coll. « Art et artistes », 2016, p. 91.

tableaux de Baltazar côtoyer les grands maîtres des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles : escaliers monumentaux, salons et salle-à-manger, bureaux où trônent Kandinsky, Braque, Miro, Mondrian... et Baltazar.

Vous voilà soudain quelque peu dépité, en porte-à-faux, dansant d'un pied sur l'autre en quête d'une pirouette pour éviter la boulette alors qu'il n'y a pas lieu de s'affoler. Ne forcez pas le tableau à passer aux aveux dès le premier regard, qui se déshabille le premier soir ? Il n'a pas vocation à se dévoiler dans le halo d'introspection voyeuriste d'un hâbleur en mal de mots, ce n'est pas à la criée que va se jouer cette partition ; la dérobade est ici de mise, la peinture suggère plus qu'elle ne dicte et il faudra de l'humilité et beaucoup d'attention pour délier la pelote, il faudra surtout donner ce qui vous est le plus cher : du temps... N'oublions pas que « l'art, ce n'est qu'un moyen de voir », comme le disait si bien Alberto Giacometti à André Parinaud lors d'une conversation, en 1962, qu'il conclut en rappelant que « la vérité du style s'impose à la vérité de l'apparence »...

C'est donc un jeu de séduction qui s'instaure, plusieurs visites qui se dessinent dans le Chronos de l'agenda, et petit à petit vous allez ressentir ce « bonheur de repasser par des portes déjà franchies¹³ ».

Rien de plus délicieux que cette sensation d'éprouver la redécouverte réelle d'un espace, d'un moment défini, d'une pensée contenue dans une œuvre préalablement inscrite en notre âme, parfois sans même le savoir, insidieusement en nous depuis le premier regard. Cette toile alors vue, qui est en réalité revue, libère une évidence – *euréka* ! mais c'est bien sûr... – dans tout ce qu'elle a d'indispensable, d'intime avec vous, de la nostalgie à la plus vive projection

¹³ Jean-Louis Baudry, *L'Enfant aux cerises*, préface & photographies d'Alain Fleischer, L'Atelier contemporain, 2016, p. 39.

d'un demain hors de toute mesure.

Vous voilà donc collé à un tableau de Baltazar, les pieds en ciment et le regard gourmand, fixé sur l'objectif, abeille en piqué sur le pistil qui s'abandonne, la vue se brouille, l'extase empourpre vos joues : vous êtes pris en flagrant délit de contemplation. Et sans le savoir votre cerveau s'emballa, vous entraîne derrière le corridor de l'esprit, dans le labyrinthe de l'illusion en quête de cette esthétique continuellement recherchée. Voilà donc l'explosion finale, une pensée faite de rigueur et d'exigence, simplement ressentie car – ce n'est pas qu'il n'y ait point de mots disponibles mais ils sonneront toujours faux en rapport avec la réalité que vous vivez – le mot juste, comme le nom de Dieu, devient imprononçable ; vos lèvres s'entrouvrent et laissent s'échapper un simple râle de plaisir.

Au premier coup d'œil, j'y suis – à la manière dont je m'élançais de l'un des plus hauts pics rocheux dans les criques du Dramont, en ricanant devant le regard courroucé de mon ange gardien, plongeant dans la Méditerranée à l'appel de l'adrénaline et des fonds de corail – ici, je m'immerge dans la matière primaire, matériau des origines, peinture des premiers matins du monde... J'y embrasse un tout, domaine éclatant et pétillant, feu d'artifice, bain de jouvence pour mes sens alertés de tant de substance à portée de regard. Voilà un tableau qui chante, musique des tempêtes en tourbillons solaires, mers déchaînées, ouragans et tornades en kaléidoscope pour composer une partition picturale.

Cette peinture légère qui équilibre les charbons et les nacres par les argentures et les encres déploie des trésors d'imagination pour que la lumière s'y déploie en drapés ou cascades neigeuses, avalanches de sucre glace, nouvelles rémanences de mes réveils d'enfant face à la montagne lors des vacances d'hiver consacrées au ski.

« L'Imagination est une faculté quasi divine qui perçoit tout d'abord [...] les rapports intimes et secrets des choses, les correspondances et les analogies¹⁴. »

Décidément cette peinture est un hymne à la joie, été comme hiver, c'est d'abord le corps qui parle, s'émoie, jubile et s'affirme. Mais il y a aussi, pour le temps calme, l'appréciation des détails, d'autres recoins du tableau ensoleillés par des éclats qui « rappellent aux navigateurs les aurores boréales et où divers poètes se sont efforcés de projeter leurs inscriptions¹⁵ ». C'est ici la tactique des calques que Julius Baltazar superpose et que le regardeur découvre, étudie à mesure qu'il se décale, se recule ou s'avance, plisse les yeux, cherche un autre angle...

C'est intense, immense : certaines toiles font plusieurs mètres mais elles ne pèsent rien, la lumière gagne en éclat, et je sens cette impression d'équilibre que la structure éclatée ne prédispose pas – au premier regard – à imposer mais que ce mouvement qui *envahit* tout l'espace de la rétine et berce l'oreille interne d'un chant mélodieux que seule l'entrave au mât sauve d'une noyade, m'ensorcèle... Le tableau me prend par la main, je suis son complice.

Je préfère donc le silence qui frappe ses anémies l'une contre l'autre pour les apprivoiser. La ouate d'un absolu entre-aperçu étanche mes larmes de joie que la beauté aura convoquées dans l'ardeur d'une impatience teintée de frustration à force d'attente.

« Nous nageons dans un espace de temps sans bornes,

¹⁴ Charles Baudelaire, « Nouvelles notes sur Edgar Poe » (1857), in *Œuvres complètes*, II, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1976, p. 329.

¹⁵ Michel Butor, *Prospectus pour l'eau Baltazar*, Compagnie des eaux Baltazar – SPA, Royaume de Belgique, 2005, tirage numéroté, non paginé.

fermé simplement par le silence et la lenteur¹⁶. »

Quelle étrange sensation que d'être face à un tel objet vivant, qui, bien plus qu'un évocateur, finalement, nous *informe* par l'acte-même de sa parole. Voilà le choc ressenti, la claque qui brûle la peau : entendre cette poésie au-delà du regard provoque une profonde joie. Et aussitôt s'agite dans le ventre l'angoisse de la responsabilité face à telle révélation, l'angoisse aussi de la perte, de sortir de son champ de vision avec pour seul espoir le souvenir avec tout ce qu'il aura nécessairement d'incomplet et de fantasme, comblant le vide par l'imagination. Il faudra forcément le revoir, encore et encore...

D'où provient ce sentiment de plénitude qui me gagne à force de scruter chaque détail du tableau puis de l'embrasser dans toute sa magnificence ? Seule la

« plus haute peinture est capable d'un tel pouvoir. C'est celui de Piero della Francesca, de Cézanne, de Fernand Léger dans leur temps et dans le nôtre. La peinture, monument humain et lumière de l'intemporel. La primauté absolue de la peinture, l'accomplissement, le resplendissement, et sur l'abîme, l'infranchissable, la prise en compte du destin humain et de ma part de ce destin, la réflexion de l'œuvre précaire et durable, la place de l'œuvre, la mienne, la nôtre, *sub specie aeternitatis*¹⁷ ».

Quand Julius Baltazar trace un trait à l'encre de Chine, élanement viril, impulsion jaillissante dans le crissement du papier qui s'ouvre, déchirure de sa chair sous le poids de la plume, dois-je considérer cet acte comme la mainmise

¹⁶ Marien Defalvard, « Le viaduc du Blanc », *Narthex*, Exils, 2016, p. 39.

¹⁷ Jacques Chessex, *Bazaine*, Skira, 1996, p. 11.